

GAÉTANE DE MONTREUIL

Noël vécu



BeQ

Gaétane de Montreuil

Pseud. de Georgina Bélanger

(1857-1951)

Noël vécu

contes et nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 730 : version 1.0

De la même auteure, à la Bibliothèque :

La vengeance d'une morte

Noël vécu

Numérisation :

Jean-Louis Lessard.

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Édition de référence :

Montréal, Librairie Beauchemin, Ltée., 1926.

Noël vécu

Elle avait bien quinze jours, la pauvre, quand elle étrenna sa première robe.

La faute en était à sa petite maman, à qui on avait dit : « Mademoiselle, votre poupée aura une robe, lorsque vous serez sage. »

Pourtant, je l'aimais bien, avec ses grands yeux bleus qui semblaient me sourire et sa chevelure de filasse blonde que je lui enviais.

Son pauvre corps vêtu de l'unique chemise éveillait dans ma jeune âme une réelle pitié. Et chaque matin, pour elle, je prenais la résolution de n'être plus ni colère ni bavarde. Mais chaque soir aussi, quand l'œil maternel scrutait ma jeune et limpide conscience, il y découvrait que j'avais battu mon petit cousin, jeté ma balle à la tête de la cousinette, dit au fils du voisin que ses habits étaient vieux et laids, que « ma maman » avait de plus beaux chapeaux que la sienne ou que mon

grand frère avait assuré que toutes les demoiselles du canton étaient des sottesses... Et je m'endormais le cœur gros de remords et tout près d'éclater sous l'amertume des reproches que je croyais lire au fond des prunelles de porcelaine de Princesse, étendue raide et froide, dans son berceau de dentelle, à côté de ma couche.

Ce matin, ma bonne tante – la sainte créature qui partagea avec ma mère la tâche de mon éducation – me dit, pendant qu'elle réduisait, à grands coups de peigne, la broussaille de mes cheveux :

« Écoute-moi, petit lutin ; ce sera Noël demain, et ta pauvre poupée est encore en chemise. N'en es-tu pas honteuse ?... »

Hélas ! oui, je l'étais ; tout le sang de mes veines en portait le témoignage à mon front de six ans.

– Sache, poursuivit la chère femme, que le petit Jésus descend sur terre, cette nuit, apportant du ciel les trésors les plus magnifiques pour les bons enfants.

Sois gentille et pas méchante tout ce jour, et je t'assure qu'il ne manquera pas de venir déposer sur le pied de ton lit, tandis que tu dormiras, une riche toilette pour « Princesse ». Si tu veux essayer, tu verras que c'est facile, et... tiens, commence tout de suite, en ne t'agitant pas ainsi pendant que je fais tes nattes.

– Oui, tante, je veux, répondis-je en réprimant une grimace et en arrêtant dans ma gorge un cri de douleur qu'allait m'arracher un maladroit coup de démêloir.

Ce jour-là, le petit cousin ne fut pas battu. Une heure plus tard, lorsqu'il ouvrit les hostilités, en lançant un glaçon à mon chien, j'eus le courage de me contenter et de lui dire :

« Tu ne perdras rien pour attendre ; aujourd'hui je peux pas parce que le petit Jésus va apporter de belles robes à ma poupée ; mais demain, tu me le payeras cher, tu peux y compter. »

La cousinette reçut également pendant ces vingt-quatre heures, une bonne demi-douzaine de billets promissoires, et le camarade d'à côté ne

put obtenir de moi que des confidences tronquées, enveloppées de tout le mystère d'une discrétion de circonstance.

Mais, « Princesse » eut sa robe. Et, le matin de Noël, quand je la trouvai parée de ses atours, je ne sais plus vraiment lequel l'emporta dans mon âme, du plaisir de la voir si belle ou de l'orgueil précoce d'avoir remporté sur moi-même ces premières victoires ?... Car, au réveil, le baiser maternel fut peut-être plus doux, et « tante » souligna son compliment d'une caresse ineffable.

Le rêve de Célanire

Encore une heure et l'année serait finie.

Ce serait la quarante-cinquième qu'elle verrait ainsi choir dans le passé. Chacune d'elles avait entraîné dans sa chute l'une de ses illusions, emporté un lambeau de son cœur... Et pourtant, par ce soir de décembre, sous la pression des innombrables souvenirs que faisait lever au fond d'elle-même cet anniversaire, il saignait encore, ce cœur, par maintes fissures !

Elle avait laissé tomber sa tête sur le dossier du vieux fauteuil, où elle était assise, tenant son chat favori « Loulou » sur ses genoux. La fée Évocatrice déroulait devant son imagination le panorama des jours d'antan, jetant dans le paysage, tantôt du bout de ses doigts roses, un grand papillon aux ailes blondes, l'instant d'après, quelque oiseau au noir plumage dont le vol hardi promenait des ombres sur l'azur du ciel.

Minuit allait bientôt sonner. Morphée passant à pas rapides, tenant dans les plis de sa tunique des fleurs de pavots, dont il allait, sans doute, tracer des couronnes à quelque heureux du sort, se pencha sur la rêveuse et la baisa au front.

L'instant d'après, dans un songe heureux, la glace de la cheminée lui renvoya son visage à vingt ans ; la neige de ses cheveux s'était fondue sous la caresse du bonheur, les rides de ses joues avaient disparu sous l'un de ses baisers et l'espoir avait rallumé dans ses yeux l'étincelle de la jeunesse.

Belle, riche, aimée, elle marchait sur des roses ; la bienveillance, l'amitié, la flatterie même lui faisaient escorte, éloignant de son chemin tout ce qui aurait pu blesser ses mains délicates. Puis l'Amour venait, elle se suspendait à son bras, allant sous le ciel étoilé, jusqu'au bout de cette allée fleurie qu'est le temps des fiançailles.

Les chansons des nids, que semblaient commenter les échos du soir, étaient moins suaves que les harmonies qui vibraient au fond de

son âme éprise...

À cette phase, la déesse bienfaitrice qui présidait au songe mit un autre verre à sa lanterne. C'était maintenant un berceau de satin, avec un ange rose dormant dans ses dentelles. Éperdue de tendresse, sa jeune mère voulut le prendre dans ses bras et le serrer sur son sein.

Dans l'illusion du rêve, la vieille demoiselle pressa le félin, qui brusquement sortit la griffe et lui lacéra cruellement le poignet.

Pénible réveil, contraste décevant !... Au sortir d'une féerie elle entendait autour d'elle des chuchotements mystérieux, des caquets moqueurs... C'était la réalité que chantaient dans toute la gamme de l'ironie et du sarcasme les témoins quotidiens de sa longue solitude.

Son regard inconsciemment interrogea la glace de la cheminée ?

Cette fois, elle reflétait un visage sillonné de lignes profondes, des yeux ternes où brûlait la flamme d'amers regrets et la couronne de ses cheveux sur lesquels quarante hivers avaient

secoué leurs neiges.

Deux larmes coulèrent sous les cils baissés et glissèrent silencieusement sans que celle qui les versait pensât à les essuyer... Car elle rêvait encore, mais elle ne dormait plus.

Nadine

Petit conte de Pâques

Mademoiselle Nadine se marie. Et dans le village, où les événements sont rares, la vieille demoiselle est devenue l'objet de toutes les conversations. Pourtant, il est fort simple le roman de la pauvre fille, deux pages très courtes : une entrée en matière brusquement interrompue par le geste maladroit d'une fierté mal comprise, puis, une tardive explication et le mariage. Cela semble banal.

Pourtant, écoutez sa voisine, qui me raconte en ce moment l'histoire de mademoiselle Nadine, dont elle a été la meilleure et peut-être la seule amie.

*

Il y a vingt-cinq ans, Nadine en avait vingt ; elle n'était pas jolie et le savait. Elle était pauvre et ne pouvait rehausser par la toilette ce qui manquait à l'élégance de sa personne.

Les jeunes gens ne la recherchaient pas et les demoiselles plus fortunées ne manquaient jamais une occasion de l'humilier, parce qu'elle était beaucoup plus intelligente que la plupart d'entre elles, et aussi plus instruite. Mais Nadine était fière, et toutes les taquineries dont elle était l'objet de la part de ses compagnes l'avait rendue timide et défiante.

Elle était convaincue qu'elle ne pouvait inspirer d'amour et se gardait contre les émotions de son cœur.

Elle en était venue à prendre pour de la moquerie toute démonstration de la part des jeunes garçons. Comme elle était orpheline et vivait chez une tante invalide et avare, elle n'avait guère d'occasion de se mêler à ceux de son âge. À vingt ans on l'appelait : « la vieille fille » et Nadine s'était fait une âme résignée,

s'interdisant tout rêve d'avenir ; elle coupait les ailes à toutes ses ambitions, afin de les ajuster dans le cadre étroit où elle entendait passer sa vie.

Depuis quelque temps, Nadine avait remarqué que Pierre, le fils du bedeau, qui passait pour le garçon le plus moqueur du village, la regardait d'un air inaccoutumé, quand il la rencontrait.

Parfois il souriait d'un air satisfait en la voyant rougir, quand il lui disait bonjour en passant.

Elle osait à peine le regarder, tant ses yeux questionneurs lui faisaient peur.

Un resplendissant matin d'avril, c'était le jour de Pâques, Nadine sortait de la Messe, seule, et se dirigeait à pas pressés, à travers les groupes qui s'attardaient à causer autour de l'église.

Pierre, qui était avec quelques jeunes gens, les quitta et s'approcha de Nadine, lui dit bonjour et se disposait à marcher près d'elle, lorsqu'elle entendit la voix de l'un des jeunes garçons dire en riant : « Regarde donc Pierre qui veut rire aux dépens de la vieille fille », un autre répliqua : « Il a peut-être fait un pari. » Nadine pâlit et se

tournant vers Pierre, qui n'avait pas compris les remarques blessantes de ses amis, elle lui dit sans colère, mais avec beaucoup d'amertume :

« Merci, monsieur, je n'ai pas besoin de votre compagnie, je ne tiens pas à faire rire de moi. »

Pierre, déconcerté, n'insista pas et s'en alla d'un autre côté. Quelques jours après, Nadine apprit qu'il était parti pour les États-Unis, mais nul ne reçut la confidence de la secrète blessure qu'elle portait au cœur.

Elle le revit cinq ans après, il revint au village avec sa femme, une Irlandaise qu'il avait rencontrée dans les fabriques de la Nouvelle-Angleterre. Puis il retourna dans son pays d'adoption et Nadine n'en entendit plus parler.

Quinze ans plus tard, il revint. Cette fois il était seul et veuf. C'était un personnage, maintenant, Pierre était, là-bas, chef d'une grande industrie et n'avait plus rien de sa timidité de villageois. Le jour de Pâques au matin, il se trouvait, comme vingt ans auparavant, posté auprès de l'église et entouré d'un groupe de connaissances, lorsque Nadine passa, seule

comme autrefois.

Pierre alla résolument au-devant d'elle et la saluant : « Croyez-vous, Mademoiselle, que je puisse marcher auprès de vous sans vous rendre ridicule, maintenant ? » Et Nadine, troublée, répondit : – « Ah ! Pierre, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire. » – « Ainsi, vous vous souvenez ? », reprit Pierre. – « Oh ! oui, je me souviens, cela m'avait fait tant de mal de penser que vous vous moquiez de moi, vous aussi. »

– « Quoi ! vous aviez cru que c'était une moquerie ? » – « Vos amis l'avaient dit tout haut. » – « Ainsi notre séparation n'a tenue qu'à une sottise plaisanterie de mes amis ! Venez, Nadine, vous m'avez repoussé devant tous, ce dimanche de Pâques, il y a vingt ans ; pour m'en dédommager, laissez le Curé annoncer publiquement, dimanche prochain, que nous nous marions dans huit jours. Voulez-vous ? »

– « Dans huit jours ? »

– « Oui, mais songez qu'il y a vingt ans que j'ai votre refus sur le cœur. »

Nadine a répondu : « Oui ».

Voilà comment il se fait que mademoiselle Nadine se marie et qu'elle est devenue l'objet de toutes les conversations du village.

Une maîtresse femme

Avant même que le mot féminisme eût jamais été prononcé dans la province de Québec, avant même qu'il fût inventé, Jacques Latourelle, de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, avait ses idées arrêtées sur le rôle des femmes dans l'humanité. Pour lui c'était une bête de somme, à laquelle il reconnaissait un peu plus d'intelligence qu'à ses bestiaux, mais qui ne devait employer cette faculté que pour le bien-être et les intérêts de son mari.

Il avait épousé, à trente ans, une douce créature, Émélie Saudoin, timide et craintive, que sa famille avait assez directement vendue, car Jacques Latourelle était ce qu'on appelle un cultivateur riche, ayant un beau bien au soleil et de l'argent à prêter.

Le père d'Émélie était pauvre, il avait eu de la misère toute sa vie, et la perspective de marier sa

filles avec un homme riche le rendit peu difficile sur le caractère notoirement mauvais du futur. Le jour où la malheureuse enfant devint madame Latourelle, elle commença, à seize ans, un martyre que la mort seule devait terminer, quinze ans plus tard.

Jacques, qui parmi ses autres défauts, comptait l'ivrognerie, était si cruel, lorsqu'il avait bu, que l'un de ses divertissements était alors de fouetter sa femme et de brutaliser ses enfants. Il lui arriva plus d'une fois d'attacher la pauvre martyre dans l'étable, par le cou, comme un animal, et de la battre jusqu'à ce qu'elle s'évanouit. Les voisins, qui avaient connaissance de ces traitements odieux, n'osaient pas intervenir, parce qu'ils étaient presque tous endettés envers Latourelle et qu'ils craignaient de le mécontenter.

On sait quelle part a l'intérêt dans l'âme des paysans ! Pour faire taire leurs scrupules, ils se disaient : « C'est au père Saudoin à intervenir, pourquoi lui a-t-il donné sa fille, il savait que c'était un chenapan. »

Enfin, après quinze ans de cette vie horrible

Émélie mourut, laissant sept orphelins à la merci de cette brute de Jacques. Ceux qui avaient eu le courage d'assister passivement aux tortures de la pauvre femme, s'émurent de sa mort, – peut-être ressentaient-ils quelques remords !... On en parla, le soir, dans les familles, on plaignit les enfants, on blâma le père Saudoin d'avoir sacrifié sa fille, et l'on prit la résolution de protéger les orphelins contre la méchanceté de leur père.

Philomène Cardon, une brave fille de trente ans, et jolie de cette beauté robuste qui distingue les filles élevées aux champs, avait été l'amie d'enfance d'Émélie Saudoin ; elle l'était restée pendant ses quinze années de martyre et elle avait souvent reçu d'attristantes confidences.

Après la mort de madame Latourelle, on se scandalisa fort, dans la paroisse, de voir la grande Philomène, comme on l'appelait, se pousser ouvertement pour le veuf.

Il faudrait un volume pour écrire tout ce que dirent les mauvaises langues. Mais, lorsque quelque bonne amie essayait de lui faire entendre, qu'on parlait d'elle, Philomène s'en moquait et

souriait d'un air mystérieux et surnois.

On comprenait qu'avec sept enfants à élever, Jacques Latourelle n'avait pas décidé de prolonger son veuvage. Six mois après la mort de sa femme, il épousait Philomène.

Ce jour-là, le proverbe : « Il faut se marier pour être décrié » fut en tous points réalisé à Sainte-Anne-de-la-Pocatière.

Autant on avait plaint la pauvre Émélie, autant on se montrait peu disposée à la sympathie envers celle qui avait le honteux courage d'épouser son bourreau : « Faut-il qu'elle en ait une envie de se marier », disait-on : « Quelle sans cœur ! » reprenaient les autres : « Et dire qu'elle le connaît comme je connais mes bottes » ajoutaient sentencieusement ceux qui savaient l'amitié qu'elle avait jusqu'à la dernière heure témoignée à son amie ; « elle allait soigner la défunte pour emberlificoter le veuf, faut pas me parler d'une créature comme ça. »

Philomène Cardon était une fille à l'aise, et avant de la laisser s'embarquer dans une pareille aventure, son père fit, comme on disait parmi ses

amis, beaucoup de résistance. Rien n'y fit.

Le bonhomme dut céder. « Ah ! ben certain, disait-il à l'un de ses voisins, la veille du mariage, c'est le bon Dieu qui me punit pour avoir empêché ma fille de se faire religieuse. Elle aurait voulu s'en aller dans un couvent pour prendre soin des vieillards et des orphelins, et j'ai tout fait pour la garder. Ah ! je suis bien puni, allez. »

Le jour de ses noces Philomène gardait son même sourire énigmatique et sa figure semblait embellie par une résolution secrète.

Le père Cardon donna un déjeuner de noces, auquel les parents et les intimes amis furent seuls invités, mais Jacques Latourelle scandalisa tout le monde, en invitant la paroisse entière à un véritable festin, qui se termina tard dans la nuit.

Tous les invités acceptèrent l'invitation, ce qui ne les empêcha pas de se livrer à des réflexions, qui n'étaient point des compliments à l'adresse des mariés.

Le lendemain des noces, Jacques Latourelle,

s'éveillant le premier, prit la jupe de Philomène, et la lui présentant, lui dit : « V'la ta jupe, et je t'avertis que c'est moi qui porte le pantalon, dans mon ménage. »

– « Ah, c'est comme ça que tu commences, riposta Philomène, sans s'émouvoir, eh bien mon homme, v'la un échantillon de mon savoir-faire. » En disant cela, elle lui administrait un soufflet comme il n'en avait jamais eu de toute sa vie.

Latourelle, furieux, voulut s'élancer sur elle le point levé, mais Philomène lui retint le poignet et fit ce petit discours : « Tu as fait mourir Émélie par tes mauvais traitements, mais j'ai la poigne solide moi, et je suis ici pour défendre les enfants de mon amie ; c'est pour ça, pour ça seulement que je t'ai épousé. Il est inutile de vouloir me faire peur, tu sais maintenant que je suis plus forte que toi. La pauvre Émélie le savait bien aussi, c'est pour ça que, avant de mourir, elle m'a fait promettre de t'épouser, pour avoir soin de ses enfants. Je l'ai promis, et comme tu vois, j'ai tenu ma parole. À part de ça, je me suis promis à moi-

même de te faire payer ce que tu as fait endurer à la malheureuse créature. Et je t'avertis que tu fais mieux de t'amender, si tu ne veux pas avoir le sort qu'elle a eu. »

Jacques n'en revenait pas de surprise. Il avait devant lui la première personne qui eût osé lui résister.

Pour se consoler de son échec, il alla s'enivrer et revint chez lui, pour mettre sa femme et ses enfants à la porte, comme il en avait l'habitude. Mais Philomène alla tout simplement l'attacher dans l'étable, comme il avait fait maintes fois à sa défunte femme, et l'y laissa jusqu'à ce qu'il eût recouvré sa raison.

Après quelques leçons de ce genre, l'ivrogne était dompté, la brute était mâtée.

Les enfants de la morte, protégés par leur belle-mère, grandirent dans le bien et devinrent d'honnêtes citoyens et de braves mères de famille.

Malgré la déclaration de son mari, le lendemain de ses nocces, Philomène avait su, dans son ménage, porter la jupe et le pantalon.

Le passé et le présent

« Négliger le bonheur réel pour courir après une félicité illusoire, a toujours été la folie des humains ; nul n'aura donc la sagesse de faire un bénéfice de l'expérience des autres. » Telle était la réflexion que se faisait souvent Bertrand Ladouceur. Il n'était pas un imbécile, loin de là, et pourtant, lui aussi, faillit un jour abandonner irrévocablement la proie pour l'ombre.

Voici ce que m'a dit de ses aventures celui qui fut pendant vingt-cinq ans son ami de toutes les heures et le confident de ses impressions.

Ladouceur, qui possédait incontestablement toutes les qualités d'un bon mari, avait le grave défaut, aux yeux de sa femme, d'être un antiquaire. Exception faite de sa douce moitié, il n'aimait, en effet, sur terre que les vieilleries : vieux fusils, vieux meubles, vieux livres – les vieux livres surtout – lui faisaient oublier le reste

de l'univers. Et les nuages gros et petits, qui souvent obscurcissaient le ciel du ménage, toujours partirent de ce point.

Tous les musées de Montréal étaient familiers à Bertrand Ladouceur, mais ses préférences allaient au Château Ramezay, dont il savait par cœur le catalogue, et connaissait sur le bout du doigt les moindres détails. Parfois, tandis qu'au logis dame Mélanie l'attendait, voyant avec impatience le dîner se refroidir, lui s'oubliait à rêver sous les voûtes de l'historique demeure, en reconstituant dans son imagination quelque page glorieuse de notre passé. Nul plus que lui n'avait la religion de ces infimes choses, de ces riens sacrés qui nous parlent modestement des plus beaux faits de l'histoire.

Cette passion honnête et la tendresse qu'il gardait à sa femme étaient les seuls sentiments qui se partageassent son âme ; mais les parts n'étaient pas égales et madame Ladouceur comprit qu'elle n'avait pas la plus large. Devinant dans chacune de ces collections, qu'elle dédaignait, une rivale préférée, elle en conçut du

chagrin et se sentit inconsciemment devenir jalouse de ces choses inertes, qui lui volaient, cependant, bel et bien le cœur de son mari ; elle les prit en horreur et fit des scènes, chaque fois qu'une nouvelle acquisition vint grossir la masse des antiquailles.

Bertrand, bon garçon, ne voulant pas contrister sa femme, se résigna à négliger ses collections et ne fit plus qu'à de rares intervalles des achats clandestins peu coûteux ; mais il conserva de son sacrifice un grand fond de mélancolie et la sensation inavouée d'un continuel désappointement. Parfois, lorsqu'un regret traversait son esprit au souvenir des heures où il bouquinait sans redouter les reproches de sa compagne, il se surprenait à penser : « Je suis heureux, Mélanie est un ange, seulement elle n'aime pas les antiquités... C'est dommage tout de même, il me semble que je serais plus heureux, si seulement elle voulait tolérer mes bouquins. »

Un jour, certain copain l'entraîna fortuitement à un encan, où l'on vendit maints objets d'un

autre âge. Pendant une heure, il connut le supplice de ne pouvoir mêler sa voix à celle des heureux enchérisseurs. Au moment de partir, il céda à la tentation d'acheter un lot de rebut comprenant quelques vieux livres et des cahiers. C'était la seule compensation que son gousset mal garni lui permît de s'offrir. Un peu embarrassé de son butin, il le dissimula habilement pour rentrer au logis, puis jour par jour, à petites heures, loin des yeux de M^{me} Ladouceur, il en fit un consciencieux examen. Les volumes étaient sans valeur, il passa aux cahiers. L'un à couverture rouge et sans caractère particulier, était simplement le journal d'une jeune fille. Le collectionneur y promena son regard distraitement, peu soucieux de savoir ce qui avait passé par la tête d'une jouvencelle inconnue, trente ans auparavant – une date écrite au haut du premier feuillet attestait cette circonstance – puis machinalement, il lut un chapitre.

Tout de suite conquis par le souffle de fraîcheur et de poésie qui passait entre ces lignes serrées d'une petite écriture élégante et très

appliquée, il tourna une page puis une autre, attaché maintenant par cette lecture. Le lendemain, il la reprit où il l'avait abandonnée ; et le jour suivant, il fit de même ; puis il glissa le captivant livret dans la poche de son veston, comme un amoureux de vingt ans qui garde sur son cœur le portrait de sa belle. À ses moments de loisir, il le tirait furtivement et en dégustait quelques paragraphes, avec la hâte inquiète d'une pensionnaire qui dévore en cachette des romans défendus.

Ainsi que la pensionnaire, peut-être ressentait-il une émotion étrange et nouvelle. À mesure qu'il avançait dans sa lecture, il éprouvait pour l'ingénue qui avait tracé ces caractères une indicible sympathie, elle s'idéalisait dans son esprit ; il lui prêtait une forme gracieuse, une figure angélique, des yeux doux, des mains fines ; sa personne ne pouvait manquer d'être comme son âme qu'il retrouvait ici, une âme comme il avait rêvé d'en rencontrer une dans la vie. Il aurait voulu la connaître, lui dire son admiration, sa secrète amitié...

D'abord, un soupir conclut ses rêvasseries. Ah ! si Mélanie avait eu ce caractère ! Plus tard il en vint à cette trahison de se demander pourquoi le destin ne lui avait pas fait rencontrer celle-là plutôt que l'autre. Qu'est-elle devenue dans le monde ? pensait-il, elle n'a dû faire que des heureux autour d'elle... Ah ! pourquoi ne pas l'avoir connue ?

Or, un soir que Mélanie rentrait inopinément, elle surprit son mari lisant avec une attention émue dans ce cahier qu'elle ne lui avait jamais vu.

– « Qu'est-ce donc qui t'amuse si bien ? » fit-elle, affectueusement, en s'approchant.

– « C'est seulement un cahier que j'ai trouvé en faisant le ménage de mes vieux papiers », répondit Bertrand un peu troublé.

– « Ah ! peut-on savoir ce qu'il contient ? »

– « Mais oui ; tiens, regarde. »

Madame Ladouceur poussa un cri d'étonnement et de joie « Mon journal !... Où donc l'as-tu déterré ? Il y a beau temps que je

l'avais perdu. » Et elle se mit à parcourir quelques-unes de ces pages oubliées. « Que c'est bon, hein ? disait-elle émue jusqu'aux larmes, de revoir ainsi toutes juvéniles ses illusions enfermées dans un petit livre qu'on peut feuilleter, l'hiver venu ! Cela me remet du rose dans l'âme. »

« – Comment, lui demanda-t-il en l'embrassant, c'est toi qui fus « elle » ?

Sa femme le regarda sans comprendre.

Mademoiselle Théotis

Depuis trois heures, ma cousine, son père et moi nous étions à la rivière-Ouelle, chez MM. L..., deux célibataires quinquagénaires, parents de ma mère, qu'on m'avait, dès l'enfance, appris à estimer sincèrement et à affectionner de même.

Mon compagnon de voyage, regardant par la fenêtre, dit nonchalamment : « Tiens, voilà la Gerlot. »

– La Gerlot, quelle chance, pensai-je, car depuis longtemps, je désirais la connaître.

Quelques minutes plus tard, à ma demande, on amenait dans la grand-chambre où nous étions, le personnage ci-haut nommé.

La pauvre vieille portait allègrement ses quatre-vingt-un hivers. À voir sa taille encore droite comme le dernier chiffre de son âge, on eût dit qu'elle défiait le temps, qui avait déjà abattu

auprès d'elle tant d'êtres jeunes et vigoureux.

– « Vous souvenez-vous de M. X »... dit mon hôte, en l'introduisant ?

« Si je m'en souviens ? quelle demande, c'est comme s'il était là devant moi. Pourtant, il y a de longues années qu'il est parti... Tout le monde s'en va autour de moi, et je reste, fit-elle attendrie, seule de mon temps. Mais M. X... c'était un bon homme celui-là ; poli pour tout le monde, les pauvres gens comme les autres. Je puis bien vous le dire, moi qui vous parle... »

Mon cousin coupa court à l'appréciation de la bonne femme : « Voici sa petite fille que j'ai l'honneur de vous présenter », fit-il.

– « Sa petite-fille ». reprit-elle en me pressant les mains avec effusion. « Oh ! j'ai bien connu ta mère va, ajouta-t-elle, en me tutoyant comme si je n'avais encore été qu'une fillette. Je l'ai bercée quand elle était un bébé. Lui ressembles-tu ? »

Me tournant vers la lumière, elle pencha son visage sur le mien. – « Non, fit-elle, elle était belle. »

Mes trois cousins se regardèrent embarrassés, le plus jeune se prit à tousser subitement et ma cousine se pinça les lèvres pour ne pas éclater de rire.

– « Ça ne te fâche pas que je dise ça, hein ? » continua mon interlocutrice.

Je protestai sincèrement.

– « Ah ! oui, ton grand-père, je l'ai vu lorsqu'il n'avait pas encore seulement l'ombre d'un poil sous le nez. C'était un beau gars, un bon petit garçon mais « ratoureux » ; je t'assure qu'il ne céda pas sa place à un autre. Tiens, laisse-moi te conter quelque chose... D'abord, il faut dire que, dans ce temps-là, le diable ne se gênait pas de faire son tour dans la paroisse quand ça lui plaisait. Pas longtemps avant ce que je vais te rapporter, il était venu à un bal, chez Jean Pierre dans le haut du village.

C'était dans la semaine du jour de l'an. J'habitais avec ma sœur une petite maison au bout de la route, là-bas. Sophie était malade et un petit brin peureuse, mais moi, j'avais pas « fret » aux yeux ; j'étais forte comme deux

hommes, et je me privais pas de m'en vanter, pour tenir en respect les jeunesses de canton qui auraient eu envie de me faire des polissonneries.

Le soir dont je te parle, y avait un fricot chez le deuxième voisin et quelques mauvais garnements s'étaient mis en tête de venir me faire peur. Mais, tu vas voir lequel fut le plus attrapé dans l'affaire.

Vers neuf heures, nous étions à dire le chapelet près du poêle, Sophie et moi, lorsque, tout à coup, la porte s'ouvre brusquement et... qu'est-ce que nous voyons entrer ?... Le diable en personne... Et qu'il n'était pas beau, je t'assure : des cornes longues comme ça, une face charbonnée et une queue qui traînait jusqu'à terre.

À cette vue, v'la ma sœur qui veut se trouver mal. Mais, moi, tu sais, ma petite, j'ai toujours eu le nez fin : « Je suis une honnête fille que je pensai, je fais pas de tort à personne ; donc, le démon n'a rien à faire dans ma maison. » « Aie pas peur que je dis à Sophie, ce diable-là ne vient pas de l'enfer ; je reconnais ça au pendant qui

s'est accroché par derrière. »

Et c'était pas ben difficile, expliqua la Gerlot en s'attardant à philosopher un brin : « Dans ce temps-là, c'était pas comme au jour d'aujourd'hui, les « habitants » ne se ruinaient pas à acheter des belles toilettes à leurs filles. Y avait donc dans la paroisse, rien qu'une demoiselle qui portait un tour de cou en fourrure. C'était la sœur de ton grand-père. Et j'avais ti pas reconnu l'article dans la queue de ce diable. Aussitôt, je me mets à penser que puisque Satan n'était pas le propriétaire de la chose, il serait bien contrarié de me la laisser en gage. Je m'élançai sur le gars et d'un coup vigoureux, je décroche sa fausse queue. « Viens la reprendre, si tu veux que je te torde le cou comme à une poule, que je fais ». Mais il savait trop ben à qui il avait affaire pour oser s'y frotter. D'ailleurs, j'avais pris un gourdin dans la cheminée et allant vers la porte : « Sortez, Monsieur le diable, que je lui dis ; votre visite a été assez longue comme ça, et je vous invite à ne plus revenir sous cette physionomie-là. » Il ne se le fit pas répéter, je t'assure.

« Quand il fera jour et que vous aurez le visage bien lavé, vous pourrez venir réclamer votre queue ».

Tu devineras jamais qui vint la réclamer, tout piteux, deux jours plus tard... Ton grand-père lui-même, ma fille. Ah ! j'en ai bien ri, va ; c'était bon mais « ratoureux » c'te jeunesse... »

En évoquant ces images d'un passé lointain, la vieille Théotis, surnommé « la Gerlot », semblait transfigurée, on eût dit que les souvenirs de son printemps remontaient de son cœur à sa face parcheminée, se répandant en flots magiques et rajeunisseurs dans les innombrables rides qui craquelaiement son épiderme.

« Je t'ai pas trop ennuyée avec mes histoires, hein ? » fit la vieille en se levant pour partir.

Je protestai et c'était avec toute la sincérité de mon âme.

Douce vengeance

Chaque fois que je songe à toi, mon Élise, je ne puis m'empêcher de me rappeler – oh ! sans rancœur – la petite méchanceté que tu me fis un soir lointain de juillet, pour me punir d'une innocente sournoiserie que je t'avais faite dans l'après-midi.

T'en souviens-tu, Élise, comme la campagne était belle et le soleil brillant, ce matin d'été où nous partîmes, assises l'une près de l'autre, au fond du vieux carrosse, ton oncle et ton frère en face de nous, ne nous parlant les uns aux autres que pour nous taquiner mutuellement ?... te souviens-tu comme le trot des chevaux sur la route avait un effet berceur qui nous alanguissait ?... te souviens-tu de la cordiale réception de nos hôtes, toute une famille amie, qui entourait la voiture à notre arrivée et nous comblait de prévenances... T'en souviens-tu,

Élise ?... t'en souviens-tu ?

Te souviens-tu avec quel soin tu avais, durant toute une semaine, pratiqué une valse facile et brillante qui devait cacher ton inhabilité et te faire passer pour une musicienne acceptable, tandis que tu n'étais qu'une pianoteuse exécration, t'en souviens-tu, Élise ?...

Te souviens-tu comme mon extrême timidité me rendait incapable de jouer du piano, dans le monde, tandis que je jouais, dans l'intimité, beaucoup mieux que toi ?... T'en souviens-tu, Élise ?...

Te souviens-tu avec quelle persistante cruauté tu me priais de jouer, quand il y avait de la compagnie, et avec quelle méchanceté tu soulignais d'un mouvement de tête ou d'une moue éloquente toutes les fausses notes que j'accrochais en passant ; te souviens-tu comme tu te délectais de mon embarras... T'en souviens-tu, Élise ?...

Te souviens-tu de ta surprise cet après-midi de juillet, lorsque, entrant dans le salon au bras de notre hôte, après dîner, j'allai tout droit au piano

et jouai sans une fausse note... ta valse... celle qui devait être ta pièce à effet. T'en souviens-tu, Élise ? T'en souviens-tu ?

Te souviens-tu comme ton frère, mon cousin, si profondément artiste, trouva jolie cette valse et m'en fit répéter certaines phrases, qu'il joua en m'accompagnant sur son violon ? Oh ! va, moi je n'ai pas oublié comme c'était bon d'avoir vingt ans, de sentir près de moi mon beau cousin aimé ; mais surtout ah ! surtout, je n'ai pas oublié la colère et la promesse de vengeance contenues dans ton regard, lorsque je me tournai, triomphante, vers toi. Non, je n'ai pas oublié.

Je n'ai pas oublié comment tu me reçus, le soir, lorsque, selon mon habitude, je montai à ta chambre, que je partageais clandestinement, parce que j'avais honte d'avouer que j'avais peur des morts et que je n'osais pas coucher seule dans ma chambre.

Je n'ai pas oublié qu'après avoir méchamment fait éteindre les lampes dans les corridors, tu me prias sans cérémonie de m'en aller ; je n'ai pas oublié le mouvement de fierté qui me fit tourner

les talons avec une belle indépendance. Non je ne l'ai pas oublié.

Je n'ai pas oublié, non plus, l'ombre terrifiante du grand escalier, qui me semblait peuplé de fantômes ; je n'ai pas oublié le geste nerveux qui, subitement, brisa mon orgueil et me ramena très humble à ta porte, que tu m'ouvris avec un rire sarcastique. Je ne l'ai pas oublié.

Je n'ai pas oublié que le lendemain matin, à table tu racontas à tous – même à mon grand cousin – l'histoire de ma poltronnerie. Je ne l'ai oublié.

Je n'ai pas oublié ce qu'il me dit, quelques instants plus tard, sur la terrasse, mon beau cousin aimé, mais, Élise, tu ne le sauras pas.

Oh ! ma cousine Élise, lorsque je songe à toi, je ne puis m'empêcher de me souvenir de toutes ces choses.

Choses vécues

Gardées pieusement au fond d'un tiroir longtemps fermé, ces fleurs printanières cueillies en courant, quelque matin ensoleillé, imprégneront de leurs parfums mourants les parois de l'étroite prison. Plus tard, lorsqu'elles ne seront plus que de petites masses informes et poudreuses, si vous ouvrez leur cachette, vous retrouverez cet arôme adoucie, et pour un instant – minute délicieuse – vous aurez l'illusion de respirer encore la fraîcheur rajeunie de leur calice. Image du passé subsistant dans l'âme par la poésie du souvenir !

Qu'une banale circonstance, qu'une coïncidence quelconque découvre les mystérieuses profondeurs où gisent pêle-mêle les réminiscences d'antan, aussitôt, le cœur s'émeut aux senteurs subtiles qui montent d'elles. L'esprit, grisé, s'oublie à caresser quelque naïve

image, et habille d'une forme quasi-tangible les choses évanouies.

En ce moment, les cloches sonnent à toute volée, accompagnant de leurs accords puissants le cantique dit par des anges aux bergers et répétés, depuis vingt siècles, par la foule pieuse.

Elles chantaient ainsi, ces voix vibrantes et aériennes, un beau soir lointain de mon enfance. Le ciel avait ces mêmes tons crus, et les étoiles, comme en ce moment, semblaient d'innombrables yeux curieux regardant en clignotant au travers des déchirures de l'azur. Comme à cette heure, il faisait l'un de ces froids qui, en cinq minutes, met une dentelle de givre à la frange de vos cils, poudre vos cheveux de frimas ; comme aujourd'hui, encore, c'était la veille de Noël... mais j'avais six ans !...

Depuis une quinzaine, il y avait sous notre toit une cousine de ma mère, dont la présence faisait mon désespoir. Les enfants comprennent de bonne heure les sentiments qu'ils inspirent ; cette demoiselle ne pouvait souffrir les petits, et, moi, je le lui rendais avec usure. Profitant de sa

parenté, elle se mettait tout à fait « at home ». À cela, je n'ai rien à redire, mais lorsqu'elle s'avisait de vouloir régenter cette marmaille tapageuse, dont j'étais la cadette, je crois encore qu'elle abusait de l'hospitalité aimable qu'on lui donnait.

La situation était devenue telle, entre nous, qu'un désir exprimé par la visiteuse m'inspirait inévitablement l'action contraire. Elle ne manquait pas de me payer d'un généreux retour.

Ce soir, j'avais sollicité la faveur d'aller pour la première fois à la messe de minuit. À la douceur de son regard, j'avais compris que ma mère allait acquiescer à ma demande ; mais la redoutable cousine était intervenue : « Tu ne vas pas, avait-elle dit, commettre l'extravagance d'emmener cette gamine qui nous gênera de toutes manières ! »... Et j'avais été sacrifiée.

Est-il besoin de dire que l'antipathie dont ma jeune âme débordait s'était augmentée de toute l'amertume de cette déception ?

Il me semble apercevoir encore, après tant d'années, l'objet de cette précoce rancune.

Belle autant qu'il est permis de l'être et intelligente, l'originale fille avait, à vingt-cinq ans, été cinq fois fiancée à de brillants partis, et autant de fois postulante dans les diverses communautés du pays. Mais toujours, au moment de prononcer le *oui* irrévocable de l'hyménée ou de contracter les vœux indissolubles de religion, elle avait brisé tout engagement. Cette nature indomptable et indomptée ne pouvait supporter l'idée d'une autre volonté assujettissant la sienne. Voilà pourquoi, lorsque déjà son « promis » croyait enlacer dans une première caresse la femme de ses rêves, lorsque la trésorière du couvent, qu'elle avait choisi jouissait par anticipation du plaisir d'encaisser une dot rondelette, M^{lle} de M. disparaissait subitement.

Invariablement, elle allait demander à la retraite l'oubli d'un amoureux éconduit, et revenait se consoler auprès d'une autre victime de ne pouvoir acclimater tous ses défauts dans le cloître.

C'était en passant du tapage du monde au silence de la sollicitude que, cette fois, elle s'était

arrêtée chez nous. Est-il donc étonnant qu'en de telles circonstances elle eût, par cette veillée de Noël, un envol de piété extraordinaire.

Après le repas du soir, s'approchant de ma mère, elle lui dit sans préambule : « Nous allons réciter les mille *ave*. »

– « Mille *ave* ? » interrogea ma mère.

– « Bien sûr, et l'on obtient infailliblement la grâce que l'on a demandée. Moi je vais prier pour persévérer dans ma vocation. »

Le dialogue était tombé d'aplomb dans mon oreille. La persévérance de ma cousine, c'était sa disparition finale. Cette conséquence éclata dans ma jeune imagination comme un feu d'artifice.

J'ignorais alors, qu'un philosophe avait dit : « De l'espérance d'un avantage naît l'empressement. » Sans la connaître je réalisai pourtant la vérité de sa parole.

« Maman, suppliai-je, je veux les dire aussi les mille *ave*. » Et autant pour ne pas contrarier sa parente que pour offrir, au moins, cette compensation à mon désappointement, elle

répondit « oui ».

Dix minutes plus tard, agenouillée, roide et droite, auprès de la cheminée dont le brasier seul éclairait la pièce, la future religieuse, d'une voix dolente et onctueuse, marmottait les « Je vous salue, Marie », auxquels je ne manquais pas de répondre de toute la force de mes poumons. Comme si elle eut craint que quelque distraction criminelle lui sautât dans l'âme par les yeux, la dévote cousine avait trouvé un moyen aussi simple qu'ingénieux pour additionner les fractions de sa prière.

Vingt allumettes bien comptées avaient été déposées par elle sur une chaise, à portée de sa main. Chaque fois qu'elle avait fait le tour de son chapelet, sans seulement desserrer ses paupières closes dans l'extase de la ferveur, elle en déplaçait une.

L'ardeur de mon zèle fut cause que je me mépris – à cet âge c'était excusable – sur le but de cet acte et consciencieusement je l'imitai plusieurs fois. Ce ne fut qu'à la quatrième que ma mère surprit mon geste. À la façon mystérieuse

dont elle m'arrêta, au sourire contenu qui flottait sur ses lèvres, je compris que j'avais fait une maladresse et j'en fus désespéré. Écourtée de la sorte, la supplique de mon ennemie serait sans effet elle n'obtiendrait pas la grâce de la persévérance et nous reviendrait encore !

Quelques minutes après, contente et un peu étonnée d'avoir expédié la besogne en si peu de temps, mais sans aucun soupçon, ma cousine la terminait par quelques invocations à l'Enfant Jésus, et confiante partit pour la messe de minuit. Mon ressentiment l'y accompagna fidèlement, tandis qu'on me bordait dans mon petit lit blanc.

*

Six mois plus tard, défroquée pour la sixième fois, la redoutable parente tombant, un beau matin, au milieu de nous, ne me surprit pas : je l'attendais.

Douce flamme sous la neige

Ainsi qu'un joaillier, avant de fermer sa boutique, enlève à l'étalage et met en sûreté les bijoux de plus grand prix, le soleil, par cette fin d'après-midi, semblait avoir enfoui dans ses étuis tout l'or le plus brillant de ses rayons et ne laissait glisser sur la nature que des lueurs adoucies. La température, seulement attiédie par les feux atténués de l'astre roi, faisait de cette tombée de jour d'août une heure idéale qu'auraient chantée les poètes.

Et c'est peut-être à quoi rêvait en ce moment, M. Bélyni, assis sous un arbre séculaire, dans le parc immense, boisé – une illusion de forêt – qui entourait l'antique demeure où il avait vécu son heureuse enfance, ses espérances de jeunesse, ses rêves d'avenir et les deuils du déclin. Car il avait soixante ans, l'aimable gentilhomme, et par cette porte du vieux manoir, au-dessus de laquelle

brillaient les armes de son illustre famille, il avait vu sortir plusieurs cercueils.

Il y avait quinze ans qu'on avait sous ses yeux cloué le dernier, contenant les restes de sa femme. Mais cette épouse frivole, égoïste et coquette n'avait emporté avec elle, sous la terre, qu'un lambeau du cœur de son mari qu'elle avait depuis longtemps brisé, sans avoir su, peut-être, le conquérir.

Maintenant, le veuf vivait en famille avec son beau-fils, un sportsman émérite, et sa fille, qui avait hérité de tous les travers de sa mère sans refléter aucune des belles qualités paternelles. Un petit-fils lui était né ; mais, sous la direction maternelle, il était devenu, à sept ans, le plus détestable des gamins de son âge.

Ne pouvant trouver au milieu des siens la satisfaction intime dont il éprouvait un ardent besoin, le vieillard faisait, chaque année, un voyage ; allant tantôt à droite, tantôt à gauche, cherchant dans l'étude ce bonheur relatif que le travail donne à ses fervents. Puis, il rentrait au foyer avec une provision de cueillettes et de

souvenirs dont il faisait bénéficier les lecteurs des grands journaux des États-Unis, car c'était un fin écrivain.

Deux mois, hier, qu'il était revenu de sa dernière course à travers le monde.

Le lendemain de son arrivée, M^{me} McFeelan lui avait présenté la nouvelle gouvernante de Fred, l'enfant gâté que nous connaissons : « Je pense, que, cette fois, j'ai fait une trouvaille », lui avait-elle mystérieusement soufflé à l'oreille. « Cette institutrice est une pauvre que j'ai recueillie sur le pavé de New-York, à la recommandation d'une amie à moi : la demoiselle m'a semblé n'avoir rien de l'arrogance de celles de son métier. J'espère que les misères de ce chérubin sont finies », avait-elle ajouté, en passant ses doigts caressants dans la chevelure bouclée du petit lutin.

Il n'avait rien répondu, connaissant l'inconstante humeur de sa fille. Cette enthousiaste confiance n'était peut-être pas une garantie de tranquillité pour celle qui en était l'objet. Il avait soupiré inconsciemment,

cherchant des yeux la jeune personne qui lisait à l'autre bout du salon.

Son fin profil et toute la grâce de sa personne se dessinait nettement dans la lumière crue que lui envoyait la fenêtre. Sa distinction native ne pouvait échapper au premier regard jeté sur elle, tandis que l'expression de sa bouche et de ses yeux noirs veloutés témoignait en faveur de son intelligence.

Avant même qu'il eût entendu le son de sa voix, il se sentit pris pour elle d'une réelle sympathie et, le lendemain matin, lorsqu'il l'aperçut dans le jardin, à l'heure où tous les êtres de la maison dormaient encore, il lui sembla qu'il la connaissait depuis longtemps. S'il ne l'eût pas ainsi trouvée errant à travers les bosquets de roses, de chrysanthèmes et les profusions de fleurs de toutes dénominations que la nature et l'art du jardinier prodiguaient dans ce paradis, à cette saison, il aurait eu l'impression qu'il manquait quelque chose à la beauté du tableau. Cet homme avait le sentiment exquis de l'harmonie.

Il fallait un personnage à ce décor incomparable, une déesse dans ces sentes parfumées ; il l’y rencontrait, cela lui paraissait tout naturel.

Aux premiers mots qu’il lui adressa, la timide Hélène se sentit à l’aise ; elle ne songea même pas à s’effaroucher ni à s’excuser du négligé de son modeste peignoir en laine, sans ruban ni dentelle.

Elle marchait auprès de lui, répondant à ses questions avec la confiance d’une longue amitié et risquant, parfois, de l’interroger sur les merveilles entrevues dans ses pérégrinations à travers le monde.

Ces promenades matinales, répétées chaque jour, établirent bientôt entre eux une douce intimité, faite de tendre protection chez lui et d’affectueux respect chez elle. Ces deux âmes, isolées à chaque extrémité de la vie, se rapprochaient dans un commun besoin d’épanchement.

Tous les jours, M^{me} McFeelan sortait en voiture, emmenant son fils. La gouvernante avait

alors deux bonnes heures de liberté, utiles moments de trêve au martyre que lui imposaient incessamment les caprices extravagants de son élève.

Elle venait s'établir sur un banc rustique, dans le parc, et travaillait à quelque ouvrage de fantaisie ou confectionnait des vêtements pour une misérable du voisinage qui lui inspirait une pitié particulière. Son vieil ami venait la rejoindre, il s'asseyait à ses pieds, sur la mousse, et lisait pour elle ses auteurs favoris.

Cette fois, il l'avait devancée, sous le grand chêne, et c'est peut-être parce qu'elle tardait à venir qu'il rêvait.

Enfin, il l'aperçut, tout au bout de l'allée, tenant Fred par la main. L'enfant piétinait, rouge de colère : « Je ne veux pas rentrer, disait-il, et vous resterez avec moi ; je veux jouer à la balle encore. »

– « Mais votre maman vous attend pour la promenade, vous savez bien que vous lui ferez du chagrin en la désappointant ainsi ; tenez, soyez un bon petit garçon, laissez-moi seulement aller

prévenir madame que vous ne voulez pas aller en voiture, et je reviendrai jouer à la balle avec vous. »

Mais le despote s'accrochait de toutes ses forces aux poignets de la jeune fille et poussait des cris de paon, qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention de sa mère. Elle mit la tête à la fenêtre du salon et, sans se donner la peine de s'enquérir autrement de ce qui arrivait :

– « Mademoiselle, cria-t-elle, n'aurez-vous pas bientôt fini de contrarier ce pauvre ange ? Je crois vraiment que vous n'avez pas la patience de votre état ; vous semblez trop souvent oublier que les enfants sont des enfants. Je vous paye, il me semble, votre dévouement avec assez de générosité pour que vous y mettiez un peu d'endurance », ajouta-t-elle, ironique et cruelle.

Un instant décontenancée par cette avalanche d'injures gratuites, Hélène releva la tête fièrement :

« Puisque je ne suis pas qualifiée pour les fonctions que j'ai à remplir chez vous, madame, je ne veux pas vous voler, et je partirai. Veuillez

me chercher immédiatement une remplaçante. »

La perspective de perdre cette gouvernante, qu'il affectionnait, sincèrement, malgré son mauvais caractère, avait subitement calmé Fred ; il se laissa docilement emmener. L'institutrice tourna les talons et, lentement, machinalement, elle vint reprendre, sur le banc rustique, sa place de tous les jours, sans seulement remarquer M. Bélyni, qui avait surpris tous les incidents de cette scène. La tête dans ses mains, elle réfléchissait profondément.

Il s'approcha davantage et, tout doucement, ainsi qu'on parle aux malades : – « Cette résolution subite de départ est-elle décisive ? » lui demanda-t-il.

– « Oh ! oui, oui, répondit-elle, décisive et irrévocable ! »

– « Où irez-vous ? »

– « Je n'en sais rien ; où me conduiront mon étoile et la fantaisie du sort !... »

– « N'avez-vous donc pas de parents, d'amis ? »

« Hélas ! je suis orpheline... et des amis ?... En a-t-on jamais quand on est sans fortune et malheureuse ? »

– « Ne parlez pas ainsi : ceux-là seuls méritent ce nom qui savent vous apprécier dans votre modeste condition... Et vous allez partir ». répéta-t-il. « Oui, je comprends bien que la position n'est guère tenable ici ; pourtant, j'avais pensé que vous pourriez demeurer, vous... Mais, je n'oserais pas vous le demander, parce qu'il serait injuste de solliciter de vous un sacrifice, sans dédommagement... Oh ! si l'affection sincère et désintéressée d'une âme honnête devait être une compensation suffisante à tout ce qu'on vous fait souffrir, dans ma maison, cette compensation, ajouta-t-il, en s'animant, je pourrais vous l'offrir ! »

Elle le regarda étonnée.

« Ne pensez pas que je sois un vieux fou, ne me trouvez pas ridicule ; ne croyez pas que je puisse avoir assez d'égoïsme pour vous proposer d'unir votre vie, encore faite d'espérance, à la mienne, qui n'a plus déjà que des souvenirs.

Vous êtes au matin, je suis arrivé au soir ; vous marchez sur les roses du vingt-cinquième printemps, et soixante hivers ont neigé leurs désillusions sur ma tête !... Mais, avez-vous déjà vu de ces plantes retardataires qui bourgeonnent sous les frimas ?

Leur tige vivote, s'étirole, et puis, trop tard, au moment où le givre va les coucher dans la mort, elles éclosent un unique bouton. Il y a tout le poème d'une longue vie tardivement épanouie dans cette fleurette aux pâles couleurs, aux parfums discrets ; mais nul ne la cueille et ses fragiles pétales deviennent son linceul.

Depuis l'enfance, j'ai jeûné de ces tendresses sans calculs que j'ai vainement demandées au monde ; j'ai cherché, sans la trouver, la femme de mes rêves, et voici que, à l'heure où le rêve et l'espoir ne sauraient plus être que dérision, elle m'est apparue.

Pouvez-vous donc vous étonner que, avec des cheveux blancs, je possède encore un cœur neuf et tout plein d'aspirations juvéniles ? »

Il s'était redressé et, pour la première fois

peut-être, Éthel remarqua comme il était beau avec sa mâle figure au front de penseur, sa haute stature, son torse vigoureux. La chaleur de ce flot de paroles fiévreuses l'enveloppa d'une atmosphère attiédie et attirante. À ce moment, s'il lui eût ouvert les bras en disant : « Je vous aime ; voulez-vous de votre jeunesse rajeunir mes vieux ans », elle se fût blottie sur sa poitrine comme un oiseau frileux, heureuse de gazouiller à jamais pour lui seul l'ineffable refrain que l'amour, subitement, chantait dans son âme. Mais il s'éloigna, se taisant !

Quelques jours plus tard, la jeune fille était encore sous le grand chêne, mais dans deux heures elle devait franchir pour toujours la barrière du chemin, là.

M. Bélyni était auprès d'elle : « Vous vous en allez et nous ne nous reverrons pas, voulez-vous, dit-il, accepter de moi ce souvenir ? » Et prenant une épingle en diamant attachée à sa cravate, il la lui tendit.

C'était une délicate offre de secours que ce cadeau princier, Hélène le devina.

Le donateur était riche, il était vieux et, surtout, il était honnête ; naguère, elle aurait pu accepter ; mais, maintenant, elle avait compris qu'elle l'aimait, elle ne pouvait plus. « Non, merci, répliqua-t-elle, il serait trop beau pour moi. »

Et lui montrant du doigt une jacinthe à demi flétrie qu'il portait à sa boutonnière : « Donnez-moi cette fleur, plutôt, elle me sera aussi précieuse, et je vous promets de la garder toujours. »

Dans la chambre somptueuse, une gamine furette, pendant que la mûre gouvernante, – M^{lle} Hélène, que M^{me} S., une millionnaire, a engagée pour sa fille, – défait ses malles et « prend possession. »

La petite touche à tout, questionne et bavarde. Apercevant sur la cheminée en marbre blanc une minuscule masse informe et ratatinée, enchâssée à la façon des reliques : « Qu'est-ce que cette laide chose que vous gardez ainsi sous verre ». dit-elle ?

– « Cela, ma chérie, c'est une pauvre fleur

fanée, qui m'est plus précieuse que tout ce que je possède au monde.

Elle m'en rappelle une autre, la plus exquise qui s'épanouit sur ma route. Plusieurs se sont offertes à moi, plus brillantes et plus fraîches, peut-être ; mais elle n'avait pas le suave parfum de celle-là, et je n'ai pas voulu les cueillir. »

– « Oh ! reprit la mignonne, qui ne comprenait pas ; nous en avons de bien jolies, dans la serre ; vous en trouverez, je suis sûre, une assez belle pour remplacer cette horreur. Et puis, vous en cueillerez tant que vous voudrez ! »

« Merci ». dit la vieille demoiselle en embrassant l'enfant ; « je préfère à toutes vos odorantes profusions cette poussière d'un cher souvenir, qui me tient au cœur par vingt années de regrets ! »

Pour ses lettres

Nous nous aimions et sincèrement. Cependant, notre mutuelle tendresse ne pouvait empêcher que nos goûts et nos humeurs, tout à fait dissemblables, nous fissent à chaque jour, nous heurter dans quelque sérieuse discussion. Mais toujours, celle qui avait porté le coup savait en atténuer l'effet par une caresse spontanée, ineffable goutte de baume qui faisait presque désirer un nouveau choc.

Elle me reprochait une tendance à philosopher sur tout et à moraliser pour un rien ; je ne pouvais souffrir que, enfant gâtée, mariée au sortir de l'école et devenue veuve à vingt ans, elle se prévalût de son titre de Madame, ou des deux ou trois années de vie qu'elle comptait de plus que moi, pour émettre des théories péchant, parfois, contre la logique.

Elle avait coutume, surtout lorsqu'elle sentait

épuisée la source de ses raisonnements, de s'exclamer avec une moue intraduisible : « Après tout, tu dois convenir que j'ai plus d'expérience que toi. »

Invariablement, cela me faisait bondir et je me lançais dans ce que mon amie appelait railleusement les dissertations d'une sagesse trop précoce pour être viable.

Ce soir-là, entrant chez elle sans frapper, j'allai la surprendre dans son boudoir ; elle achevait une lettre.

En m'apercevant, elle posa d'un geste enfantin, ses mains à plat sur les feuillets et me dit, avec un sourire qui savait bien me désarmer :

« Bon, ne regarde pas, car tu me gronderais encore. »

C'était une provocation, je ne manquai pas d'en tirer parti.

– « Ainsi, dis-je, tu persistes à te faire la complice de cette odieuse comédie ? » – « Odieuse ?... Il me semble, reprit-elle d'un air vexé, que tu choisis fort mal tes mots pour

qualifier le léger service que je rends à ma jeune amie. Quelles peuvent donc être, d'après toi, les désastreuses conséquences de cet innocent manège ? »

– La conséquence, ma chère, c'est que cet inconnu pour qui tu rédiges de si éloquentes épîtres, sans nulle prétention intéressée, cet homme, c'est toi qu'il aime et non sa fiancée. Tu prêtes ton esprit et tes sentiments à cette petite sottise et ce sont, sans doute, ces qualités dont tu la pares faussement que le pauvre garçon hérite en elle. As-tu jamais pensé au désenchantement de ce mari, lorsqu'il devra constater qu'il aimait dans sa femme des vertus qui n'y étaient pas ? Tu donnes un semblant de vie à ce gracieux fantôme, sans te demander ce qu'il adviendra lorsque tu devras lui retirer le souffle de ton intelligence et de ton cœur ? Vrai, tu as tort, donne-toi seulement la peine de réfléchir un instant et tu en conviendras. » Mais elle, au lieu de suivre mon conseil, partit d'un grand éclat de rire et, posant son coude sur la table et son menton dans sa main, reprit :

« Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter qu'un homme puisse s'éprendre d'une femme seulement pour ses qualités morales et intellectuelles ; je te concède que cela devrait être, mais cela n'est pas. Il faut en prendre notre parti. Ce que ces messieurs aiment en nous, ma chère, c'est un visage aux traits réguliers, une main fine, une taille élégante, un pied menu et la manière particulière de porter certains colifichets ; cela ne devrait pas être, mais malheureusement, cela est.

Puis, sache qu'Adam croirait toujours faire injure à une jolie femme en exigeant d'elle autre chose que d'être belle. » Et, affectant un désespoir comique :

« Mais de l'intelligence, mais du cœur, c'est tout au plus bon pour nous, pauvres laides. »

Et redevenant sérieuse : « Crois-tu vraiment, que ce soit mal ce que je fais ? Tiens, laisse-moi résumer les faits et tu prononceras un jugement auquel je me rendrai, je te le promets.

Ma jeune, amie, Blanche Neuville, va se promener chez sa tante, à Saint-A... Elle y

rencontre le docteur B. Mon héroïne ne brille pas par le jugement et l'esprit, mais elle a dix-neuf ans, de beaux grands yeux, une frimousse rose, des épaules de marbre... Cette gracieuse poupée plaît au jeune médecin ; il le lui dit.

Mais elle part demain !... Ils se promettent d'échanger des lettres, et voilà que j'entre en scène. La belle est fort embarrassée ; jamais elle n'oserait écrire à cet homme qui sait son français comme un académicien et qui « fait même des vers ». Elle réclame mon aide, je ne la lui marchande pas et je commence entre eux un rôle étrange.

Elle m'apporte les aimables missives de son ami et j'aligne de ma plus belle écriture, de douces phrases auxquelles elle n'a qu'à coller un timbre et qu'elle expédie à son Prince Charmant.

Les réponses ne se font pas attendre ; d'abord gentilles et polies, puis affectueusement insinuantes, et enfin, franchement amoureuses. Je suis le développement progressif de cette flamme avec l'attention d'un jardinier cultivant une plante rare au bénéfice de son maître.

Depuis un mois les promesses de fiançailles ont été échangées ; le futur arrivera demain, il vient faire sa première visite aux parents adoptifs de sa future.

Dans un mois encore, il reviendra chercher sa jeune épouse... et ma mission sera finie.

Mais va, je n'ai pas hâte d'abdiquer mes fonctions de secrétaire, elles m'amuse, voilà !

Il y aura fête, demain soir, pour présenter le futur, mais une fête intime à laquelle les proches seuls seront admis. Cependant, on a bien voulu faire une exception pour moi... Mon salaire, tu comprends ! »

Une visite inattendue interrompit mon amie ; quelques minutes plus tard je la quittai.

Deux jours après, je la revis : « Et cette soirée de présentation, parle-m'en donc un peu ? » Elle parut soucieuse... « Je crains fort, ma chère, d'avoir travaillé pour rien et dépensé ma prose en pure perte. La soirée de présentation pourrait bien en avoir été une de démolition. Juge un peu : la future belle-mère a eu la maladresse de vouloir

jouer aux petits papiers. La fiancée, qui avait de trop bonnes raisons pour s'abstenir, a protesté avec une énergie qui a, peut-être, éveillé des soupçons, car le jeune homme, à mon grand étonnement, a paru charmé de la proposition de belle-maman et a insisté pour ce jeu innocent.

Tu vois d'ici le tableau ; le fiancé prenant sans cesse mes coupons pour ceux de sa belle... et les protestations de tout le monde... et la confusion de mon amie qui semblait ne reconnaître comme siens aucuns des bouts écrits déposés sur le plateau.

Ce petit stratagème a paru agacer le docteur, qui, pour se donner une contenance, a insinué qu'il vaudrait mieux, sans doute, faire de la musique.

Cela a été accepté. Mais, ma chère, juge de mon anxiété lorsque j'ai vu le fiancé se rapprocher de moi ostensiblement et, sans plus de façon, tirer de sa poche l'un des petits papiers griffonnés par moi et la dernière lettre que lui avait expédiée sa promise.

Étalant les deux pièces sous mes yeux, il m'a

dit, comme cela, à brûle-pourpoint :

« Ne trouvez-vous pas, Madame, que ces écritures se ressemblent étrangement ? » J'étais au désespoir, et ne sachant que répondre, j'ai balbutié je ne sais quelle sottise. Lui, se mettant à rire, m'a répliqué d'une voix un peu adoucie : « J'ai tout deviné. » Puis, subitement triste, il a ajouté : « Comme j'étais loin de penser, lorsque je recevais ces délicieuses missives, où je sentais un cœur, une intelligence, comme j'étais loin de penser que tout cela n'était que feintes, protestations d'amour empruntées à la complaisance d'une amie.

J'aimais, dans ma fiancée, une âme, et je ne trouve qu'une ombre, à laquelle il faut qu'un être vivant prête ses facultés pour lui donner une illusion de vie.

Et j'allais faire ma femme de cette gracieuse marionnette, mais une marionnette quand même.

Vous n'aviez donc pas réfléchi, Madame, que, dans cet élégant mannequin, c'était l'âme de la souffleuse que j'adorais ? »

Il était beau à faire rêver et si touchant dans sa tristesse. Je sentais une irrémédiable admiration s'épanouir en moi. Sans doute, il en a lu l'aveu dans mes yeux, car il m'a demandé l'autorisation de venir entendre chez moi, ce matin, l'explication de ma « complicité ».

Il est venu... oh ! si tu savais ?... »

– « Bah ! je devine. À quand la noce ? » –
« Ha ! ha ! ha !... se récria-t-elle, scandalisée. »

Mais, deux mois plus tard, j'assistai, tout de même, à son mariage.

« – Eh ! bien, fis-je, au moment où elle allait partir avec son mari pour son nid nouveau, avais-je tort ? » –

« Non, cette fois les événements t'ont donné raison, puis, avec un éclat de rire : mais ne va pas en conclure, au moins, que tu sois infaillible ! – »

Le muet qui chante

Parmi ces rudes hommes de chantiers, si pittoresquement peints par Fréchette, il y avait de bonnes âmes compatissantes, toujours ouvertes à la pitié et prêtes à partager avec un plus misérable le pain durement gagné.

Par un beau matin de printemps une grande cage descendait le fleuve Saint-Laurent sous la direction de quelques cageux experts ; c'était des vétérans parmi les flotteurs de bois, et si leur langage n'avait pas l'élégance qui convient dans une société raffinée, ils avaient gardé les mœurs hospitalières particulières aux Canadiens-français.

C'était l'heure du déjeuner, la vie était frugale sur les cages mais l'appétit ne manquait pas. Le cuisinier avait d'ailleurs allumé sa cambuse et l'odeur appétissante des omelettes saturait l'air, tandis que la cage filait dans le courant et que le

soleil inondait de ses feux le tableau rustique.

Mis en bonne humeur par cette température idéale, sur la cage les hommes chantaient.

Une chaloupe, qui descendait la rivière, vint se ranger auprès de la cage ; le rameur fatigué amarra son embarcation à l'un des billots, puis par des signes il fit comprendre qu'il était muet et qu'il avait faim.

Les cageux, pris de pitié, firent signe au voyageur de monter sur la cage, ce qu'il fit aussitôt. D'un signe encore, on l'invita à prendre sa part du déjeuner, ce qu'il accepta sans aucune hésitation. Tandis que le muet se régalaient d'omelette et de lard salé, ses hôtes se livraient sans réserve aux réflexions que leur suggérait l'infirmité de ce convive inattendu :

– « Queu dommage qui peuve pas parler, y a l'air d'un bon yabe », disait l'un.

– « Quoisqui charche tout seul sus la rivière ? », reprenait un autre.

– « Comment-ce que t'aimerais à n'avoir pas plus de parlette que ce pauvre garçon, toi,

Cholas ? Yenque de pouvoir pus sacrer à ton saoul, ça te couperait l'appétit, tandis que lui, ça pas l'air de le gêner. »

« – C'est parce qui a pas eu la chance d'aller à l'école du père Basile », rétorquait Cholas, en renvoyant ainsi le compliment à Basile Maleur, qui se plaisait à le taquiner.

Mais tout en échangeant leurs plaisanteries rustiques, ces braves hommes ne négligeaient pas de remplir l'assiette du muet, qui engloutissait tout avec une impressionnante satisfaction. Il avait un geste éloquent pour exprimer son contentement.

Tous les cageux semblaient l'avoir pris sous leur protection.

– « Donnes-y-en à sa faim, disaient-ils sans cesse au cuisinier, c'est ben assez qui peut pas parler, au moins qui aie le plaisir de manger. »

Après le déjeuner on alluma les pipes et le muet vit toutes les mains de ses nouveaux amis tendues vers lui pour lui offrir leurs blagues à tabac.

Il bourra copieusement son calumet et après avoir fumé une touche, il fit comprendre aux cageux qu'il devait partir. Ceux-ci en témoignaient entre eux du regret. On s'attache vite à ceux qu'on protège et les flotteurs de bois n'avaient pas souvent l'occasion d'une bonne action si intéressante. Chacun voulut lui donner un souvenir, l'un lui emplit sa blague de tabac, un autre lui offrit des allumettes ; enfin, le cuisinier proposa de lui donner quelques provisions.

Le pauvre homme qui ne pouvait pas parler devait avoir, parfois, de la misère à se faire comprendre.

Le muet acceptait tout avec un visible contentement. Quand il s'embarqua dans sa chaloupe toutes les mains serrèrent la sienne.

Tandis qu'il s'éloignait de la cage à grands coups d'avirons, la pitié des cageux l'accompagnait par les réflexions qu'ils échangeaient entre eux.

Lorsqu'il fut à une dizaine de brasses de la cage, le muet agita un instant sa main en l'air en signe d'adieu, puis d'une voix de stentor se mit à

chanter :

« C'est l'aviron qui nous mène, qui nous monte.

C'est l'aviron qui nous monte en haut. »

De la cage, une tempête de jurons lui répondit ; les cageux étaient furieux d'avoir été trompés.

On avait des principes chez les flotteurs de bois et l'on ne badinait pas sur certaines questions ; on était chatouilleux à l'endroit de l'amour-propre.

Si le faux muet était revenu on lui aurait, selon une expression pittoresque et bien de circonstance, fait manger sa soupe chaude.

Mais il connaissait trop les mœurs de ses hôtes d'une heure pour ne jamais risquer une telle expérience.

Le faux muet n'était autre qu'un garde-pêche se rendant d'un poste à un autre, et comme il savait que son emploi n'était pas de ceux qui provoquent la sympathie chez certaines personnes, il avait voulu éviter les questions.

L'odeur de l'omelette sur la cage, en éveillant sa convoitise, lui avait suggéré ce subterfuge qui avait pleinement réussi.

La chatte de M^{me} Cruchon

Tous les soirs Zacharie Cruchon rentrait au logis chancelant et les idées embrouillées.

M^{me} Cruchon avait fini par en prendre son parti. Elle se contentait de suppléer par son travail au déficit causé dans le budget par l'incurable soif de son mari. Comme elle n'avait pas d'enfants, elle avait reporté toute son affection sur une chatte, une belle petite chatte d'Espagne qu'elle avait élevée, et qu'elle soignait depuis quatre ans, lorsqu'arriva la catastrophe que je vais vous raconter.

La chatte de M^{me} Cruchon était sortie pour sa promenade quotidienne sur les clôtures du voisinage.

La gentille bête s'appelait Bichette. Il y avait à peine dix minutes qu'elle était partie ce jour-là, lorsque M^{me} Cruchon entendit un miaulement désespéré. Elle ouvrit la porte et aperçut la

pauvre innocente créature aux prises avec le chien de Maillard – un mauvais voisin – qui venait de lui briser les reins.

M^{me} Cruchon courut au secours de sa chatte et la ramena mourante dans ses bras.

Pour peindre la douleur de la pauvre femme, il faudrait des mots nouveaux, car son chagrin n'avait rien d'ordinaire, si bien que lorsque Zacharie rentra, l'allure désespérée de sa femme et sa peine bruyante le dégrisèrent à moitié.

Il essaya de risquer quelques mots de consolation qui eurent un effet désastreux. « Voyons, ma pauvre Léocadie, faut pas te faire tant de mal pour une chatte, c'était toujours bien rien qu'un animal, après tout. Pense donc que ça serait ben pire si t'avais perdu ton mari... »

M^{me} Cruchon arrêta net ce flot de sympathie, toute sa rancune rentrée et ses révoltes contenues brisèrent les digues de son endurance, elle éclata en reproches amers.

– « Ah ! c'est trop d'effronterie de parler ainsi de ma pauvre Bichette. »

Et M^{me} Cruchon se mit à pleurer : « Ô ! ma Bichette, ma pauvre Bichette ; le cœur me fait mal à la seule pensée que je ne la verrai plus là, sur le fauteuil, où elle aimait à ronronner en me regardant. »

Ce chagrin tintamarresque finit par donner à Zacharie de véritables remords, il fit silencieusement son examen de conscience et se dit qu'il devait à Léocadie une réparation.

Une fois encore il prit la résolution de ne plus boire et pour reconquérir l'affection de sa femme il résolut d'abord de lui faire un présent. Il avait trop longtemps négligé toute attention envers elle pour qu'elle n'attendît rien de lui, la surprise serait le signal d'une réconciliation complète.

Zacharie attendit que sa femme fût partie pour aller porter les blanchissages qu'elle faisait pour quelques personnes, et il sortit à son tour en emportant le cadavre de Bichette.

Cruchon avait une idée. Il prit la direction de la rue Craig avec la bonne intention de se rendre tout droit chez l'empailleur.

Mais en tournant au coin de la rue Hôtel-de-Ville, il rencontra Maillard, son voisin, qui venait d'acheter un lièvre pour sa femme.

Cruchon accepta l'invitation de Maillard et entra prendre un coup à l'auberge voisine.

Les deux hommes déposèrent leurs paquets sur le comptoir et s'attardèrent pendant une demi-heure à échanger des politesses. À la fin, chacun décida de continuer son chemin et prit machinalement l'un des paquets. Les nombreuses libations n'avaient pas fait oublier à Cruchon le but de sa course. En titubant et après s'être vingt fois renseigné auprès des passants, il se rendit chez un empaillleur à qui il dit :

– Ça, c'est Bichette, êtes-vous capable de l'empailler pour demain soir ?... »

– « Certainement, répondit l'homme après avoir examiné la bête, si vous voulez payer pour l'ouvrage extra... »

– « C'est pressé », reprit l'ivrogne en bégayant, vous sa-a-vez, c'est un présent pour Léocadie. J'vas vous payer et pis vous envoie

tout ça à Léocadie, demain soir. Hein ! c'est correct comme ça ? »

– « Oui, oui, répondit l'empailleur. »

Après avoir recommandé vingt fois que la bête empaillée fut envoyée le lendemain, à son adresse, Zacharie s'en alla.

Quand il rentra, sa femme dormait profondément et ne l'entendit point. Ce fut heureux pour lui, car la mort de Bichette semblait avoir réveillé chez Léocadie toutes ses tendances belliqueuses.

Le lendemain matin à six heures, il fut tiré de son sommeil par la main robuste de sa moitié, qui le secouait en l'interpellant de divers noms de quadrupèdes.

– « Qu'as-tu fait du corps de Bichette ? Je ne l'ai pas retrouvé en revenant hier soir. Je t'avais pas demandé de te mêler de ça ; je voulais l'enterrer à mon goût. Ous que tu l'as mis ? »

Mais avec la meilleure volonté du monde, le pauvre homme ne pouvait pas se souvenir. Il répondait de bonne foi qu'il n'en savait rien, et

Léocadie, outrée de tant d'effronterie, le traitait de menteur, en ajoutant au compliment quelques qualificatifs plus énergiques.

Tandis que ceci se passait chez les Cruchons, dans le logis voisin, Maillard se débattait également au milieu d'une tempête domestique. La veille au soir, quand il était rentré, M^{me} Maillard lui avait crié de son lit, sans se déranger : « As-tu acheté le lièvre que je t'ai demandé, espèce d'ivrogne ? »

Et Maillard ayant répondu affirmativement, sans relever le compliment, elle avait simplement ajouté, avant de se rendormir : « Mets-le près du poêle pour le faire dégeler ».

Lui avait obéi sans répliquer et était allé se coucher.

Mais à l'heure du déjeuner, M^{me} Maillard avait avec horreur trouvé le cadavre de Bichette à la place du lièvre qu'elle s'apprêtait à mettre en casserole.

Nous n'essaierons pas de décrire la scène pittoresque qui suivit cette découverte. Le pauvre

Maillard était le premier à n'y rien comprendre et ne pouvait expliquer le fait que par une intervention diabolique ; M^{me} Maillard, qui détestait sa voisine, y voyait une méchanceté des Cruchons, et parlait de représailles.

L'atmosphère fut orageuse dans les deux logis, toute la journée.

Vers cinq heures de l'après-midi, l'ouragan était à son comble dans le ménage Maillard. À ce moment, un commissionnaire frappa à la porte des Cruchons et remit à Léocadie le lièvre proprement empaillé.

Celle-ci, en ouvrant le colis, faillit tomber à la renverse. Quoi ! on osait se moquer de son deuil...

Il n'y avait que les Maillards capables d'une telle perversité.

Elle ne fit qu'un bond, traversa le corridor et entra en coup de vent chez sa voisine.

– « Ah ! vilaine, gueuse, dit-elle à M^{me} Maillard, tu as voulu te moquer de mon chagrin, après que ton chien a dévoré ma pauvre, ma chère

Bichette ! Tiens, le voilà ton lièvre. » Et elle le lui jetait à la tête.

M^{me} Maillard, à ce moment venait de lancer le cadavre de Bichette au visage du pauvre Maillard, elle le ramassa et le rejeta à M^{me} Cruchon en criant : « T'as voulu me faire manger ta vilaine bête de chatte, hein ! parce que mon pauvre toutou l'a tuée sans faire exprès, en jouant avec elle. »

Les deux femmes allaient s'attraper aux cheveux, lorsque Zacharie, qui avait suivi Léocadie, eut un éclair de mémoire : « Voyons, lâchez-vous la tignasse, je vas vous expliquer tout ça. »

Il raconta sa visite chez l'empailleur et avoua à Léocadie la bonne intention qui l'y avait conduit.

– « Tu voulais donc me faire une surprise ? » demanda-t-elle, d'une voix émue.

– « Oui, ma vieille, je pensais que ça te ferait plaisir de revoir Bichette sur le vieux fauteuil, même si elle ne pouvait plus ronronner.

Seulement, je me suis trompé de paquet, après avoir bu un coup avec Maillard. »

– Si tu voulais t’asseoir tous les soirs sur le vieux fauteuil, il n’y aurait plus de place pour Bichette... »

Et Zacharie, honnêtement, a fait encore une promesse.

La fille du diable

Lorsque Mariette Courtil entra dans la vie, elle arrivait douzième de sa famille, de sorte que l'événement avait perdu la saveur de la nouveauté.

Sa mère ne lui fit pas plus mauvais accueil qu'aux autres, elle s'était accoutumée à voir, tous les douze ou treize mois, un bébé nouveau dans le ber, et celui-ci venait à son tour prendre la place, en attendant qu'un autre l'occupât. Cela n'avait guère d'importance à ses yeux ; et si le nouveau-né éternuait, s'il semblait oppressé ou refroidi, elle se préoccupait moins de ces symptômes que des signes de gourme, chez un jeune poulain, ou des indices de morve, chez un cheval de la ferme.

Courtil n'avait point l'apathie résignée de sa femme : à mesure qu'il sentait plus âpre la difficulté de vivre sur la terre hypothéquée que lui avait léguée son père, il devenait plus

irritable ; et chaque fois qu'une nouvelle bouche venait s'ajouter au nombre déjà trop grand de celles qu'il avait à nourrir, sa brutalité semblait s'accroître en proportion de la charge. Lorsqu'il rentrait, après une journée de rude labeur, il distribuait les taloches et les coups de pied un peu au hasard dans la marmaille turbulente.

La mère, habituée à ces manifestations de l'autorité paternelle, n'en était nullement affectée. Si un petit gémissait trop fort, elle l'invitait à se taire en soulignant l'exhortation d'un soufflet, et généralisait la leçon en donnant à tous ce sage avis : « Reculez-vous de son chemin, vous savez bien que le père n'aime pas à être bâdré. »

La petite Mariette avait dix jours révolus, lorsque, torturée par une crise de colique, elle se mit à crier avec persistance au beau milieu de la nuit. Sa mère la prit, l'allaita et la remit dans son lit. Mais elle continua à pousser des cris perçants.

– « Berce-la donc », dit M^{me} Courtil à son mari, qui dormait à ses côtés.

Celui-ci prit la corde attachée au ber et se mit

à la tirer d'un mouvement saccadé. L'enfant roulait d'un côté à l'autre et cria plus fort. Courtil, impatienté, lâcha la corde et dit avec un juron, en se rajustant sur l'oreiller pour dormir : « Que le diable la berce, s'il veut, moi je m'en mêle plus ; y a un bout à bercer des braillards. Ça fait quinze ans que je fais ce métier-là, j'en suis tanné. »

Sa femme lui répondit un peu scandalisée : « T'aurais moins de façon si le diable t'écoutait et qu'il viendrait la chercher. C'est déjà arrivé des choses comme ça. »

– « Sacre-moi patience avec tes sermons, j'ai dit : « Que le diable la berce, eh ben ! qu'il la prenne, s'il veut, ça m'est ben égal ; il m'en restera toujours assez à nourrir... sans compter qu'on sait jamais quand ça finira cette histoire-là. »

Il avait à peine achevé ce blasphème, que le berceau, de lui-même, se mit à balancer, d'un mouvement lent et régulier.

Les deux époux se regardèrent sans rien dire, et l'homme, instinctivement, allongea la main

vers le berceau pour l'arrêter. Mais il n'osa point y toucher, car il venait d'apercevoir, au milieu de la couche, la forme vague d'un chat noir et deux yeux phosphorescents, qui étincelaient dans l'ombre.

– « Allume la chandelle bénite », dit-il à sa femme, demain, j'irai chez M. le Curé ».

M^{me} Courtil obéit en tremblant ; elle prit dans le tiroir de sa commode les cierges qu'elle avait fait bénir à la Chandeleur et les déposa, allumés, entre les statues de la Vierge et de saint Joseph, puis elle se glissa dans son lit, après avoir eu le soin de se passer autour du cou son rosaire indulgencié.

Comme la petite ne pleurait plus et que le pauvre Courtil était harassé par une nuit d'insomnie et une journée de dur travail, il ne tarda pas à se rendormir. La mère fut plus lente à reprendre son assiette. Ce ne fut que vers le matin, lorsqu'il fit grand jour, qu'elle réussit à fermer les yeux, en marmottant des *Ave*.

Quand les époux s'éveillèrent, le chat mystérieux avait disparu et la petite reposait

tranquillement.

Grandement honteux d'aller raconter au curé ce qui s'était passé et le rôle peu édifiant qu'il avait eu dans cette aventure, Courtil, après avoir beaucoup hésité, remit sa visite à un autre jour, espérant que le phénomène diabolique ne se renouvellerait plus.

Cependant, lorsque le soir vint, ramenant avec lui cette crainte mystérieuse de l'ombre, qui rend les nerfs sensibles au moindre frôlement, M^{me} Courtil reprocha à son mari de n'avoir pas été chez le Curé.

– « Ah ben, ça m'a gêné... et puis, il ne reviendra peut-être pas, cette nuit. Tu sais de qui je veux parler », ajouta Courtil, qui écourtait ses phrases, afin de ne point effrayer les enfants.

– « Ah ! Seigneur, mon doux Jésus, oui, je le sais et je m'en souviendrai toute ma vie, quand même je vivrais cent ans.

« De quoi donc, maman ? » interrogeaient les aînés.

Mais le père leur imposa silence et dit à sa

femme : « Tâche de retenir ta langue, cette fois ».

M^{me} Courtil riposta en défendant la bonne opinion qu'elle avait de sa discrétion et, pour quelques instants, cela lui fit oublier la hantise de sa pensée.

Choquée de l'attitude de son mari, qui menaçait de lui citer des occasions où elle avait trop parlé, elle voulut se réfugier dans sa chambre, où se trouvait déjà la petite Mariette.

Mais, sur le seuil, elle recula épouvantée en criant à pleins poumons : « Le diable est encore là ».

Et toute la nichée, serrée autour de la mère, put voir, par la porte ouverte, l'énorme chat noir aux yeux phosphorescents, qui se tenait couché en travers du berceau, les pattes repliées sous lui-même, dans une attitude menaçante.

– « Je te l'avais dit d'aller chercher le Curé, gémit M^{me} Courtil ; si tu t'étais remué, quand c'était le temps, ça ne serait plus arrivé. On va encore passer une nuit épouvantable. »

Cette fois Courtil avait perdu toute son

arrogance ; il répondit, penaud, qu'il se rendrait au presbytère au petit jour ; bien entendu, la femme ne voulait pas entendre parler de rester seule avec les enfants et le visiteur redoutable qui s'était établi chez eux.

Quand l'heure fut venue d'aller se coucher, ni le père ni la mère n'osèrent toucher au berceau de leur fille, qui dormait sous la garde du chat infernal.

*

Courtil n'eut pas besoin qu'on lui rappelât sa visite au curé. Aussitôt après le déjeuner, il alla atteler son cheval et partit, sans vouloir emmener personne.

Le presbytère était à trois milles. En le voyant arriver, la ménagère lui dit : « Est-ce que vous avez des malades chez vous, M. Courtil ? C'est pas par curiosité que je vous demande cela, mais M. le Curé est allé dans les rangs, pour toute la journée, et ça serait bien dommage, si vous aviez

des malades, parce qu'ils seraient obligés d'attendre. Je vas dire comme on dit : « Ce pauvre Monsieur le Curé ne peut pas être partout à la fois, il n'y a que le bon Dieu... et puis le diable qui ont ce pouvoir-là. »

« Il y a beaucoup de maladie dans la paroisse », ajouta la vieille, « et notre pauvre curé n'a pas le temps de se reposer, il court du matin au soir, et du soir au matin. »

Et comme Courtil se disposait à remonter en voiture, l'obligeante personne ajouta : « Si c'est pas un secret que vous avez à lui dire, je pourrais peut-être faire votre message ».

– « Je vous remercie », répondit le visiteur, il faut que je le voie moi-même. Je reviendrai. »

– « Alors, c'est à la revoyure que je vous dis, Monsieur Courtil, fit poliment la mère Cassonne, qui retourna à ses casseroles.

*

Quand M^{me} Courtil vit revenir son mari seul,

elle eut une crise de reproches et de larmes. La fatigue de deux nuits d'insomnie et l'énervement qui en résultait la disposaient mal à comprendre les bonnes raisons que le pauvre homme lui donnait pour n'avoir pas ramené le Curé.

Toute la journée, la perspective de passer une autre nuit dans la promiscuité de Satan la rendit hystérique. Au moment d'aller se mettre au lit, elle dit à son mari : « Je n'en peux plus de voir toute la nuit ces gros yeux effrayants, qui brillent dans les ténèbres, comme des charbons allumés ; je vais devenir folle, si ça continue. Tiens, on dit que ça fait sauver le diable de le toucher avec un objet béni, va mettre mon rosaire dessus. »

Courtil hésitait, mais il n'osa pas refuser. Il prit le chapelet, mais au lieu de l'aller passer bravement autour du cou de l'animal inquiétant, il en fit une boule et la lança avec force dans le berceau. Le chat poussa un miaulement sinistre, qui terrorisa les deux époux, et s'enfuit par la fenêtre, qu'on laissait toujours ouverte, durant les nuits chaudes de l'été.

On dormit un peu plus tranquille, mais le

lendemain, Courtil alla, tout de même, chez le Curé.

Le brave prêtre écouta avec bienveillance, lui posa quelques questions et sourit discrètement, au grand étonnement du paysan ; puis, il recommanda simplement de fermer soigneusement la fenêtre avant la venue de la nuit.

On se conforma à ses instructions et Satan ne revint plus.

Cet ouvrage est le 730^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.